

LE LIBÉRATEUR

BI-MENSUEL

journal communiste de l'Opposition

le 5 et le 20 de chaque mois

NOTRE POINT DE VUE

L'HISTOIRE FALSIFIÉE

On a bien fait de souligner ce qu'il y a d'extraordinaire dans la longue collaboration de Marx et d'Engels dont les vies forment « un ensemble d'une si belle unité qu'il est parfois difficile de démêler exactement ce qui revient à l'un ou à l'autre. » Il ne suffit pas, à mon avis, d'indiquer ce fait, il le faut expliquer et commenter. Il est dû en grande partie à l'unité prolétarienne de la pensée et de l'action qui caractérise jusques dans leurs vies personnelles les fondateurs du socialisme scientifique, qui les désindividualise en quelque sorte, et les dégage en tous cas puissamment des soucis d'amour-propre, de gloire, d'avantages personnels propres aux intellectuels de l'époque de la concurrence capitaliste. Leur personnalité se réalise le mieux dans une œuvre collective et objective, scientifique et prolétarienne qui se confond à la fois avec le flot des découvertes de la science moderne et avec l'action révolutionnaire de la classe ouvrière. Il faut voir là un exemple frappant de l'harmonisation de l'activité de l'individu avec celle de la société, exemple d'autant plus frappant que nous sommes en présence d'individualités très accusées.

Il apparaît d'autre part que lorsque les conditions sociales — c'est-à-dire en l'occurrence scientifiques, psychologiques, etc. — d'une découverte sont données, cette découverte doit être faite, ou tout au moins, à de très grandes chances d'être faite. Les recherches de Darwin aboutissent à peu près en même temps que celle de Wallace à l'explication de la variation des espèces par la sélection naturelle (par une sélection naturelle qui ressemble fort, d'ailleurs, à la sélection sociale par la concurrence capitaliste au milieu du XIX^e siècle). En physique, Joule et Meyer découvrent à peu près à la même époque, la même loi thermique. Ceux qui se plaisent à l'explication du sommeil par la « vertu dormitive » de l'organisme ou du pavot parlent seuls ici de coïncidence. Ces faits prêtent à des réflexions autrement sérieuses sur le rôle de l'intelligence individuelle dans l'œuvre collective et sur la maturation sociale des découvertes.

tenant à dissocier deux noms indissolublement associés par les plus grands faits de l'histoire récente du monde : où il y eut collaboration remarquable, on veut qu'il y ait eu, en dépit des faits criants et du résultat immense (la vie de l'U. R. S. S., fondée et sauvée !) zizanies, luttes, mésintelligence, que sais-je ! Les politiciens qui estropient l'histoire de cette façon-là rendent de fameux services aux classes possédantes en entravant délibérément les progrès de la pensée prolétarienne. Ils imitent les historiens bourgeois qui font et refont l'histoire — du père Lortie à M. Louis Madelin — au gré des intérêts actuels de groupes de possédants. Le prolétariat révolutionnaire a besoin d'une histoire objective, il est seul capable de la faire, car la connaissance de la vérité historique lui fournit des armes, alors qu'elle inquiète, menace et démoralise les autres classes sociales. (Dois-je préciser ? Exemple : l'histoire des origines de la grande guerre. Il est bien évident qu'aucune bourgeoisie actuelle ne peut souffrir sur ce point l'objectivité, mais que le prolétariat en a impérieusement besoin). D'où je suis bien forcé de conclure que les désolantes déformations de l'histoire des luttes prolétariennes des quinze-vingt dernières années, auxquelles nous assistons, sont dues à l'influence exercée sur notre mouvement par les autres classes...

UN TÉMOIN.

Union Sacrée

Entre le palmarès des concierges les plus chevronnés et la discussion d'un budget où la bourgeoisie dissimule en quel endroit elle se réserve des ministères ses dépenses monstrueuses de préparation à la guerre, les journaux ont annoncé la grâce de Léon Davidet.

On ne saurait s'étonner de d'une chose : c'est que la bourgeoisie ait tant tardé à reconnaître les bons offices d'un de ses plus zélés serviteurs. Un peu tardivement, elle vient cependant d'accomplir son devoir. Et c'est bien « toute la bourgeoisie » qui s'accorde à réclamer son enfant prodigue, de Marin à Daladier en passant par Mandel et Herriot...

Touchante manifestation d'Union Sacrée ! Et quel accueil de Tardieu, quel empressement de sa part à satisfaire le vœu général ! C'est entendu : le temps de satisfaire à quelques petites formalités...

Pour se couvrir à l'égard de leur clientèle électorale, les deux radicaux de la délégation — Marin et moi — nous nous sommes fait à l'heure Union Sacrée — compléter leur démarche par un souhait timide pour la libération de quelques communistes : ici l'accueil devient frisque, Tardieu reste sur la réserve : il en usera à sa guise.

Herriot est très content : il est fier de sa générosité républicaine. Daladier est content : il vient de réintégrer l'Union Sacrée après les jolis coups de botte au derrière qu'il a reçus lors de la crise ministérielle. Ils n'ont l'un et l'autre rien sacrifié, n'est-ce pas ? La petite bourgeoisie peut dormir tranquille : s'ils ont tous demandé la grâce du royaliste, eux, les bons radicaux, ils ont ajouté un petit mot pour les révolutionnaires. La balance est égale, la tradition radicale respectée...

Où, mais... la « balance égale » de Herriot-Daladier met dans ses plumeaux d'un côté un vulgaire délit de diffamation, de l'autre la répression politique : encore est-ce le Davidet qui fait pencher en sa faveur le fléau de la balance, tandis que les prisonniers politiques restent... au droit commun ! (Inutile de parler de la grâce trompeuse accordée à quelques géranis « irresponsables » de feuilles communistes.)

La petite supercherie canaille des leaders radicaux ne trompe pas personne. L'Humanité elle-même s'en est avisée. Elle a rappelé que Davidet avait été condamné pour avoir mené une campagne d'injures et abusives de colonnies un simple travailleur. C'est très bien de se souvenir. Mais pourquoi l'Humanité ne rappelle-t-elle pas le rôle qu'elle joua en marge de ce procès, lorsqu'elle se joignit à la meute de la grande presse contre ce travailleur... C'était sous le pontificat de Sémard, qui maintenant... C'est tout ce que pourra répondre le folliculaire de service.

L'histoire moderne nous offre un autre exemple remarquable du même ordre : la collaboration prodigieuse de Lénine et de Trotsky depuis le printemps 17, jusqu'à la mort du vieux Illitch, à travers la marche au pouvoir, semée de risques, d'embûches et de défaillances (de défaillance des autres...), la conquête du pouvoir, l'affermissement et la défense de la révolution prolétarienne. Cela fait six ans d'un labeur écrasant, « surhumain », si ce mot peut signifier que l'homme, à une époque où les hommes dignes de ce nom ne sont pas infiniment nombreux, paraît vraiment dépasser les limites du possible, c'est-à-dire du probable. Il fallait tout innover à chaque pas. Il fallait comprendre l'histoire, la faire, la maîtriser, dans ses détails et dans ses plus vastes perspectives. — Cette collaboration étonnante de deux hommes profondément différents, qu'aucune grande amitié ne liait auparavant, qui s'étaient même combattus tout en suivant la même voie depuis une vingtaine d'années s'explique exclusivement par la situation historique du prolétariat — dont ces hommes incarnent seulement, à un degré particulièrement élevé, la conscience de classe — et par l'intelligence marxiste.

C'est une des pertes sèches du temps présent — parmi bien d'autres ! — pour notre mouvement que l'ombre dans laquelle cette collaboration est maintenant plongée. La conscience de classe du prolétariat se développe par de semblables expériences historiques infiniment plus intelligibles aux masses que la propagande la mieux faite de nos doctrinaires. On s'exerce main-

ALERTE !

LA CRISE D'INFLATION PRÉCIPITE L'U. R. S. S. VERS THERMIDOR

L'U. R. S. S. s'engage-t-elle sur la voie si dangereuse de l'inflation ? Oui, à coup sûr. Les chiffres sont là qui montrent quelle est la progression constante de la circulation fiduciaire. Certes, grâce au paravent du monopole du commerce extérieur, Staline peut maintenir officiellement, invariablement, le cours du change, à parité. Mais il ne peut empêcher la disette de marchandises ; mais il ne peut obliger les paysans à échanger leurs produits contre des roubles papier, dont ils recommencent à se méfier. Et finalement, comme l'U. R. S. S. ne peut s'abstenir de l'économie mondiale, comme elle vend et achète à l'étranger, le cours du rouble sur le marché mondial est conditionné par sa valeur or. Et sa valeur or est aujourd'hui tombée à environ la moitié de sa valeur nominale.

Staline, buté comme un excellent nationaliste-réformiste dans sa théorie du socialisme dans un seul pays, a toujours nié les liens inévitables qui lient l'U. R. S. S. au marché mondial. Dans le monopole du commerce extérieur, Staline a vu, non la solide barrière indispensable pour contraindre l'économie capitaliste russe et étrangère à passer par l'intermédiaire de l'Etat prolétarien, à se plier à ses besoins et finalement à leur permettre de protéger davantage et d'avantager sur son concurrent privé l'industrie d'Etat, mais une sorte de muraille de Chine isolant l'U. R. S. S. du reste du monde. Au lieu de se servir du monopole pour organiser l'exportation, Staline a toujours eu une poli-

tiq... de son côté romantique de la vie de Lassalle, qui prend dans cette vie une place si grande, en réduisant sans doute celle de l'action politique et sociale de plus large envergure. Il suffit de rappeler les dix ans de lutte pour défendre la comtesse Hatzfeld, et sa fin tragique en duel... Si on ne tient pas compte de tout cela, il n'est pas possible de juger sans trop d'injustice son activité politique. Lassalle a à son actif, le mérite essentiel, que Marx lui a reconnu, d'avoir appelé les masses ouvrières allemandes à la vie politique et de les avoir organisées en parti politique : l'Association générale des ouvriers allemands, qu'il fonda en 1863, et qui, deux ans plus tard, devait se transformer en courant marxiste et social-démocrate. La découverte récente à Berlin de quelques lettres de Lassalle à Bismarck démontre que Lassalle s'était mis en rapport avec le « Chancelier de fer » avant la création de l'Association. Il pensait, par son action personnelle, exercer une influence capable d'utiliser l'hostilité des junkers, que Bismarck représentait, contre les « progressistes » (la bourgeoisie radicale qui avait trahi en 1848, et qui était hantée par la peur du prolétariat). Il espérait en tirer la concession du suffrage universel, et trainer la monarchie dans le sens d'une espèce de socialisme d'Etat, subventionnant les coopératives ouvrières de production, et par là, arrivant à la suppression — sans crises et sans révoltes — du système capitaliste. A ce jeu, — comme il arrive toujours dans de telles conditions — ce fut Bismarck qui gagna, et le prolétariat allemand arriva à la conquête du suffrage universel par sa lutte contre les lois exceptionnelles dont Bismarck se servit pour frapper le mouvement ouvrier et socialiste. Et, seule, la mort tragique et prématurée sauva Lassalle d'une lourde déception où son orgueil excessif, son individualisme hors de pair auraient sombré, et où il aurait perdu, de son vivant, l'estime des travailleurs dont il s'était fait l'apôtre.

Marx n'eut jamais de sympathie pour Lassalle, qu'il évita cependant d'attaquer. Mais, lorsque l'accord entre marxistes et lassalliens, en 1875, fit passer dans le Programme de Gotha beaucoup de formules lassalliennes (sur la bourgeoisie comme bloc unique réactionnaire, sur les coopératives de productions, sur la loi d'airain des salaires, etc.) Marx en fit une critique radicale et définitive. Le jugement de Marx sur la personnalité et sur les idées de Lassalle nous apparaît aujourd'hui comme entièrement justifié ; la révision qu'ont tentée Bernstein et Mehring de ce jugement est tombée devant le langage des faits.

Deux mots sur l'organisation monétaire de l'U. R. S. S. La circulation fiduciaire est constituée en U. R. S. S. par deux sortes de billets : ceux de la banque d'Etat, les tchervonetz ; ceux de la trésorerie, les roubles. Les billets de la banque d'Etat, les tchervonetz doivent être couverts jusqu'à concurrence de 25 % par de l'or, du platine, des devises stables. Les billets de trésorerie, les roubles (le rouble est la dixième partie du tchervonetz) n'ont pas besoin de couverture ; mais leur montant ne doit pas excéder la moitié du montant des billets de banque.

Au moment de la réforme monétaire, le tchervonetz a été émis à parité de la livre sterling. Le rouble équivalait donc à 1/10 de livre sterling — soit au cours actuel environ 12 francs français. — Il s'agit là de la valeur nominale. On verra que la valeur réelle du rouble est aujourd'hui déjà, tombée à la moitié de la valeur nominale.

En 1924, le plafond de couverture de 25 % apparaissait encore à bonne distance. La couverture représentait 45,8 % des billets tchervonetz, émis par la banque d'Etat.

Marcel FOURRIER.

(Suite page 3)

Figures et idées révolutionnaires

Lassalle

(1825-1864)

Ferdinand Lassalle appartenait, comme Engels, à une famille de commerçants, mais, contrairement à celui-ci, il se trouva aux prises dans sa jeunesse avec des difficultés personnelles, qui exigèrent de lui un grand effort pour être surmontées. Il en sortit victorieux, mais cette lutte contribua à développer chez lui une confiance absolue dans ses forces ; il apprit à ne compter que sur soi-même, il considéra tout comme un champ d'action où il devait jouer un rôle essentiellement personnel. Son idéalisme resta, malgré tout, foncièrement individualiste, tout au moins dans le caractère de l'action qu'il lui inspira.

Il y a, une première différence essentielle entre son œuvre et celle de Marx et Engels : ces deux derniers ont su s'effacer derrière leur action, beaucoup plus que Lassalle, transporté par un élan où générosité et vanité se mêlent continuellement. De là aussi, ce côté romantique de la vie de Lassalle, qui prend dans cette vie une place si grande, en réduisant sans doute celle de l'action politique et sociale de plus large envergure. Il suffit de rappeler les dix ans de lutte pour défendre la comtesse Hatzfeld, et sa fin tragique en duel... Si on ne tient pas compte de tout cela, il n'est pas possible de juger sans trop d'injustice son activité politique. Lassalle a à son actif, le mérite essentiel, que Marx lui a reconnu, d'avoir appelé les masses ouvrières allemandes à la vie politique et de les avoir organisées en parti politique : l'Association générale des ouvriers allemands, qu'il fonda en 1863, et qui, deux ans plus tard, devait se transformer en courant marxiste et social-démocrate. La découverte récente à Berlin de quelques lettres de Lassalle à Bismarck démontre que Lassalle s'était mis en rapport avec le « Chancelier de fer » avant la création de l'Association. Il pensait, par son action personnelle, exercer une influence capable d'utiliser l'hostilité des junkers, que Bismarck représentait, contre les « progressistes » (la bourgeoisie radicale qui avait trahi en 1848, et qui était hantée par la peur du prolétariat). Il espérait en tirer la concession du suffrage universel, et trainer la monarchie dans le sens d'une espèce de socialisme d'Etat, subventionnant les coopératives ouvrières de production, et par là, arrivant à la suppression — sans crises et sans révoltes — du système capitaliste. A ce jeu, — comme il arrive toujours dans de telles conditions — ce fut Bismarck qui gagna, et le prolétariat allemand arriva à la conquête du suffrage universel par sa lutte contre les lois exceptionnelles dont Bismarck se servit pour frapper le mouvement ouvrier et socialiste. Et, seule, la mort tragique et prématurée sauva Lassalle d'une lourde déception où son orgueil excessif, son individualisme hors de pair auraient sombré, et où il aurait perdu, de son vivant, l'estime des travailleurs dont il s'était fait l'apôtre.

Marx n'eut jamais de sympathie pour Lassalle, qu'il évita cependant d'attaquer. Mais, lorsque l'accord entre marxistes et lassalliens, en 1875, fit passer dans le Programme de Gotha beaucoup de formules lassalliennes (sur la bourgeoisie comme bloc unique réactionnaire, sur les coopératives de productions, sur la loi d'airain des salaires, etc.) Marx en fit une critique radicale et définitive. Le jugement de Marx sur la personnalité et sur les idées de Lassalle nous apparaît aujourd'hui comme entièrement justifié ; la révision qu'ont tentée Bernstein et Mehring de ce jugement est tombée devant le langage des faits.

LE LIBÉRATEUR
8, bd de Vaugirard, Paris-15^e
paraissant le 5 et le 20 de chaque mois

Abonnements

France	Un an	10 fr.
	Six mois	6 fr.
Extérieur	Un an	18 fr.
	Six mois	9 fr.

Chèque postal : Delsol 1392-18, Paris.

AUX MASSES !

Aux masses !

Ce fut le mot d'ordre central du III^e Congrès de l'Internationale Communiste (juin 1921). Mot d'ordre s'inspirant d'un principe, mot d'ordre également de circonstance à l'époque où il fut lancé.

Le principe : les communistes ne sont pas des philosophes sociaux qui se contenteraient de détenir par devers eux une recette susceptible de guérir les maux de l'humanité : leur « vérité » ne vaut que traduite en action de classe, elle exige l'adhésion des multitudes prolétariennes, tout au moins de leur majorité. Les communistes ne peuvent donc rester isolés, il leur faut créer les liens vivants qui feront d'eux l'avant-garde de leur classe, il leur faut aller aux masses.

Dans certaines circonstances, cette obligation est plus impérieuse encore : dans les périodes de reflux mais aussi de préparation et de rassemblement des forces, lorsqu'il s'agit de préparer l'assaut révolutionnaire qui suivra le reflux. C'était le cas en 1921 : le prolétariat, après la victoire d'Octobre, avait connu les défaites de Hongrie et de Bavière, mais il recensait ses forces pour un nouvel effort, pour une nouvelle vague d'assaut.

Depuis, le mot d'ordre du III^e Congrès a été bien galvaudé par des bureaucrates, qui se gargarisent avec les masses dans les discours, mais qui en fait s'en soucient peu et n'ont que du mépris pour elles. La dégénérescence du Parti s'est marquée en premier lieu par le relâchement, puis par la rupture de ses liens avec les masses : toutes les étapes de ce processus ont été analysées depuis plus de cinq ans dans les différents documents de l'Opposition, d'abord dans une série de lettres adressées au Parti et à l'Internationale en 1925, 1926 et 1927, puis, à dater de l'exclusion de l'Opposition, et pendant deux ans dans son organe *Contre le Courant*.

Le mot d'ordre « Aux masses ! » lancé par le III^e Congrès, reste aujourd'hui d'actualité, pour des raisons semblables à celles qui ont motivé son adoption en 1921.

Raison de principe : jamais le danger sectaire n'a été aussi grand, jamais, en raison de la crise de l'Internationale, les communistes ne sont apparus sous un masque aussi accusé de sectarisme d'une chapelle doctrinaire. Jamais ils n'ont semblé prendre tant de soin de faciliter le dénigrement bourgeois à leur endroit.

Raison de circonstance : depuis le III^e Congrès, la Révolution a subi d'autres défaites. Celle de 1923 en Allemagne a marqué le terme des possibilités révolutionnaires directement issues de la guerre mondiale. Désormais, c'est une autre crise du capitalisme qui permettra de propager la Révolution. Période de repli et de préparation : les communistes doivent mettre à profit le répit relatif que donne l'histoire avant la nouvelle crise inévitable pour aborder la conquête des masses. Sans

perdre de vue d'ailleurs que le « répit » peut être brusquement abrégé car l'époque impérialiste d'après-guerre est celle du rythme accéléré, des surprises et des crises brusques. Il faudra donc mener de pair la propagande proprement dite avec l'agitation.

Conquérir les masses, c'est faire pénétrer chez les exploités, et en premier lieu dans la majorité de la classe ouvrière, l'idée de la révolution prolétarienne, c'est assurer l'influence communiste sur cette majorité pour être en mesure de la mener au combat. Nous écrivons qu'il s'agit aujourd'hui — en janvier 1930 — d'aborder cette immense tâche car il faut répartir presque de zéro et même réparer le mal fait dans toute l'Internationale par les bureaucrates « irresponsables » de ces derniers cinq ans : depuis cinq ans, il n'y a plus guère de propagande communiste, les prédictions pseudo-révolutionnaires sur la révolution ou la guerre imminente ont dispensé de tout travail sovi.

Il faut reprendre le travail à pied-œuvre. Participer au travail des membres du Parti là où il leur arrive encore de réaliser un travail pratique, suppléer au Parti partout où il est défaillant, c'est la tâche de l'Opposition dans la mesure de ses forces.

Aux masses ! Par la propagande partout où il y a des exploités et, en première ligne, des prolétaires. Travailler ainsi à former un véritable Parti Communiste de masses.

Par le travail des communistes dans toutes les organisations de travailleurs : syndicats, coopératives, etc.

Par l'agitation. Organiser des campagnes à l'occasion des événements d'actualité pour entraîner à des actions d'ensemble des collectivités toujours plus nombreuses, pour préparer la venue de la Révolution à travers des revendications transitoires. Naturellement cette agitation, basée sur des prévisions sérieuses, n'aura rien de commun avec les bavardages actuels de l'Appareil bureaucratique sur la « troisième période », la radicalisation et la guerre...

Par le front unique. Le mot d'ordre « Aux masses ! » impose cette tactique, sabotée depuis par l'Internationale, mais qui reste le moteur des grands rassemblements de masses pré-révolutionnaires.

Tout ceci n'est pas neuf ? Certes, mais à qui la faute s'il faut, devant les folies et les crimes de la bureaucratie, rétablir des principes dévoyés et des méthodes compromises pour tenter de s'acheminer enfin vers la conquête des masses — une conquête qui, cette fois, ne serait plus seulement verbale?...

C'est pourquoi la tâche des communistes est de remettre en lumière, en janvier 1930, comme un mot d'ordre central, l'appel de l'Internationale de 1921 : « Aux masses ! »

LE LIBÉRATEUR.

Un Parti "Ouvrier-Paysan"

par MAURICE PAZ

Les « Six » ont pris à cœur de vérifier aussi vite qu'il leur a été possible les prévisions de notre précédent article. Leur parti constitué, tant bien que mal et plutôt mal que bien, ne s'intitule en aucune façon communiste, mais bien « ouvrier et paysan ». D'autre part, les pourparlers avec le « Parti Socialiste-Communiste » sont menés dare-dare : oscillant l'un et l'autre entre le Parti Socialiste et le Parti Communiste, les deux groupements devaient naturellement se confondre bientôt sous le signe de l'unité ouvrière, enseigne menteuse lorsqu'il s'agit d'une unité politique sans principe et, somme toute, à des fins électorales.

Nous voici loin des premières promesses, vieilles cependant à peine de quelques semaines ! A ce moment les Six, avec qui nous prenions contact, avaient promis d'envoyer une déclaration au *Libérateur* pour préciser leur position politique. Ils devaient, en première ligne, affirmer qu'ils n'allaient ni au Parti Socialiste, ni au

Socialiste-Communiste. C'était la première question que nous avions posée, ils y avaient répondu sans ambages : ils resteraient communistes, on ne devait pas en douter. Aller aux socialistes, aux socialistes-communistes, fi donc ! Les Six étaient catégoriques sur ce point. Paul-Louis s'est chargé de les mettre prestement à la raison, et ils se sont rendus à ses grâces. Le fait est acquis désormais de l'instabilité politique des « Six », de l'instabilité de leurs promesses ; leur fusion avec les socialistes-communistes marque leur glissement de la position communiste. Enregistrons, et passons !

Passons, mais non sans toutefois dire notre mot à l'intention de ceux qui, restés communistes, ne voient pas encore clairement où les mènerait le nouveau parti, et qui vont vers ce parti parce qu'ils croient à tort pouvoir agir plus efficacement, plus activement dans un parti que dans l'Opposition.